

Alex Vanherveland

Chroniques de l'Insulinde : épilogue

L'austère Éden des Baduy

Cette île de Java que j'arpente depuis bientôt quatre ans ne connaît-elle, comme mes chroniques vous l'ont souvent conté, que l'hypermatérialisme, l'urbanisation anarchique, la marchandisation du végétal et de l'animal, la glorification de la modernité citadine et le mépris des traditions rurales, le désintérêt sidéral pour toute espèce d'authenticité en matière d'architecture, d'habillement, de paysage et de nature ? J'allais presque le croire, avant ma première visite chez les Baduy.

À Java pas moins qu'ailleurs, tout excès suscite son contraire, et il existe, dans les

piémonts occidentaux de la chaîne des Prehangann (« séjour des divinités », voilà déjà tout un programme), sur le versant nord-est du mont Halimoun, une communauté tout à fait extraordinaire par son souci identitaire et son opiniâtreté.

La première chose qui frappe quand on entre dans le territoire des Baduy, c'est le silence monacal des villages. Alors que le reste de l'île déborde de radios et de télévisions, de motos pétaradantes, de mosquées bêlantes, on n'entend ici rien d'autre — cela me rappelle mes veillées africaines — que la voix humaine : cris

aigus des jeux enfantins, bavardages des commères au lavoir. Tout véhicule et tout instrument électrique sont interdits et, comme si cela ne suffisait pas à assurer notre bonheur de randonneurs, l'ensemble du territoire est sous le couvert d'une haute forêt de feuillus: il offre donc aux promeneurs une ombre bienvenue. Adeptes de l'agroforesterie sans être passés par les stages de nos écologistes, ils n'abattent que de minuscules arpent de forêt à la fois, pour les planter de cassave ou de maïs, ou souvent même plantent sans rien abattre du couvert forestier. « C'est péché de dénuder la montagne », m'explique un ancien. Familier des glissements de terrain et autres inondations catastrophiques rencontrés sur le reste de l'île, je suis bien sûr de son avis.

CLOU ET CIMENT SONT BANNIS

Notre second choc esthétique vient de la splendide uniformité des villages. Le clou et le ciment, entre autres matériaux modernes, se trouvent bannis. Les parois de toutes les maisons sont donc en bois et en bambou tressés de fibres de palmiste, et les toits exclusivement en chaume. Comme l'interdiction du clou vaut aussi pour les ponts, nous franchissons les nombreuses rivières sur des passerelles suspendues en bambou, un peu méfiants la première fois, puis très vite rassurés: la négligence universelle qui sévit au dehors n'a pas cours ici, et les passerelles, même si elles nous déroutent un peu par leur balancement, sont visiblement solides et bien entretenues.

Vous commencez ensuite à apercevoir quelques habitants, et vous êtes impres-

sionnés par les vêtements: ils portent tous des habits traditionnels noirs ou bleu foncé, d'un coton qu'ils ont tissé et teinté eux-mêmes. Les vêtements d'usine (et même la machine à coudre) sont exclus, de même que toutes les fantaisies de la modernité. Une maigre concession est faite aux enfants, qui supportent mal les vestes de grosse cotonnade: on leur permet de temps à autre d'acheter dans une des boutiques situées à l'entrée de leur territoire, un T-shirt pour touriste indiquant qu'il a « fait » l'excursion des Baduy. Mais pour respecter l'harmonie des lieux, ce vêtement de l'extérieur porté par un autochtone sera impérativement noir. Cette uniformité donne aux villageois une solennité lugubre, renforcée chez les hommes par un foulard d'un camaïeu bleu nuit qu'ils portent noué sur la tête.

Malgré la difficulté d'être créatif quand la palette d'options ne va que du noir au bleu foncé, certaines demoiselles parviennent à une indéniable élégance, mais elles n'acceptent pas d'être photographiées. Ou plutôt, pour être exact, elles ne refusent pas, mais indiquent que je n'ai qu'à saisir une scène au vol: il serait malséant pour elles de montrer leur visage de face et de sourire à un étranger. Bref, sous cet aspect-là aussi, c'est exactement le contraire de ce qui se passe sur le reste de l'île, où tout le monde est toujours d'accord d'être photographié, mais seulement en portrait figé et sérieux, alors que j'essaie bien sûr de saisir des scènes de vie. Chez les Baduy de l'intérieur (on va expliquer plus loin qu'en effet la communauté comporte des

« internes » et des « externes »), toute photo est même interdite; celui qui serait photographié quand même par un touriste désobéissant doit en compensation jeuner une journée pour se purifier.

COMME DES AMISH

Les anthropologues qui ont étudié les Baduy les ont rapprochés de certaines communautés chrétiennes (notamment anabaptistes) retirées du monde, en particulier les Amish d'Amérique du Nord qui, comme eux, entretiennent un refus des « mondanités », un grand formalisme notamment vestimentaire, une réputation de grande honnêteté, de souci du travail bien fait et d'hospitalité généreuse.

Nous logeons chez l'habitant, non par conviction de touristes alternatifs, mais parce que c'est la seule possibilité. Régulièrement, pourtant, un riche Jakartaï exhibe un portefeuille bien garni, annonce son intention d'acheter quelques hectares à l'endroit le plus pittoresque et de construire un hôtel pour rentabiliser l'exotisme des lieux. Les anciens l'éconduisent invariablement, en expliquant que les visiteurs curieux du mode de vie baduy sont les bienvenus, mais doivent s'accommoder des logements austères du lieu. Nous voilà donc installés dans des chambrettes sombres au plancher incertain, sans électricité ni gaz, ni aucune boutique à proximité, ce qui pose certains problèmes logistiques quand le soir tombe et qu'il faut préparer un repas. Heureusement, nous étions prévenus et avons emporté notre nécessaire de scout. Une distribution de vin de palme égaie notre soirée (Ah! Enfin

quelque chose d'agréable qui n'est pas interdit! Mais c'est logique: ils refusent l'islam et ne sont donc pas soumis à la prohibition). Le savon, le shampoing et le dentifrice sont par contre compris dans la longue liste des jouissances illicites, et un ancien nous le rappelle quand il nous voit nous diriger vers la rivière pour nos ablutions matinales. Nous ne sommes pas dispensés de la règle, car les Baduy ne veulent pas voir leurs rivières polluées comme celles de l'extérieur. Cette propreté impressionne aussi dans les villages; l'absence de friandises emballées et des produits prêts à jeter de la vie moderne y contribue certainement.

Le lendemain matin, nous reprenons nos promenades d'un village baduy à l'autre, et nous avons la chance inouïe d'assister à une fête des semailles. Leur religion est un peu hindoue et surtout païenne. Ils ont apporté quelques offrandes de fruit et de riz à la déesse mère, les déposent au milieu du champ sacré et dansent autour du lieu de l'offrande, en chantant et en s'accompagnant de l'*anklung*, le petit xylophone à une gamme du pays sounda. Nous avons le droit d'approcher, mais on nous explique que nous ne pourrions sortir nos appareils photos qu'une fois la cérémonie terminée: il est tabou de fixer l'image de l'offrande, mais pas celle du cortège chantant de retour au village. Une fois encore, la tranquille assurance de nos hôtes apporte un contraste saisissant avec l'extérieur: ici, nos libertés limitées de touristes sont clairement codifiées, alors qu'au dehors, tout ce qui est interdit est possible quand même si on est riche ou puissant.

COLLINES INTERDITES

Deux de mes compagnons tiennent absolument à s'approcher de la zone interdite. Il y a en effet là, au-delà de la colline suivante, les trois hameaux où vivent ceux qu'on appelle les Baduy blancs ou « Baduy de l'intérieur ». Ils sont vêtus de blanc, leur mode de vie est encore plus austère et fermé au reste du monde que celui des Baduy de l'extérieur, qui les craignent et les respectent. La zone des « Baduy noirs » (qui désigne la couleur de leur vêtement, pas de leur peau) constitue pour eux comme une ceinture protectrice contre le monde extérieur. Le conseil des anciens, qui prend toutes les décisions chez les Baduy, est composé uniquement de « blancs ».

Très inquiet à l'idée que nous brisions le tabou, notre guide commence à raconter le destin tragique des trois seules personnes de l'extérieur depuis le début du siècle (je veux dire le XX^e) qui ont eu l'outrecuidance de franchir la rivière interdite: elles sont mortes presque instantanément. Mes deux compères n'osent finalement pas mettre le pied sur la terre taboue, mais se baignent par bravade dans la rivière limite. Ils prennent en photo une matrone venue laver son linge; à cet instant précis, le mécanisme de leur appareil se grippe et la photo ne s'enregistre pas. L'incident n'étonne pas du tout notre guide: il faut se réjouir, dit-il d'une sanction aussi légère. Les Baduy blancs sont en effet très redoutés pour leurs pouvoirs magiques exceptionnels. De temps en temps, deux ou trois anciens, forts d'une requête ou une doleance, décident de prendre langue avec

le monde extérieur. Ils se rendent donc à Jakarta, à pied (tout usage de véhicule est tabou, comme expliqué plus haut) et pieds nus (ils ont également banni toutes chaussures), ce qui représente deux à trois jours de marche forcée. Ils refusent de traiter avec moins qu'un ministre, et celui-ci accepte immanquablement de les recevoir, en raison de leur pouvoir surnaturel et des malédictions que l'on risque si on les indispose.

Les Baduy n'organisent pas d'enseignement formel et interdisent à leurs enfants de fréquenter les écoles du dehors; en conséquence, l'éducation est prise en charge entièrement par la parentèle; cette prescription nous rend bien sûr la communauté un peu moins sympathique. D'autant plus qu'il n'est pas question ici de l'enseignement tel qu'organisé par les parents balinais au XIX^e siècle: refusant l'école des Hollandais, ils apprenaient eux-mêmes à leurs enfants l'écriture et la peinture à la maison. Les petits Baduy n'ont, eux, droit qu'à l'apprentissage des travaux champêtres et domestiques; en plus, on n'essaie même pas de me cacher que si on les tient à l'écart de la connaissance, c'est parce qu'elle est porteuse de liberté: « Ils ne respecteraient plus les traditions et les anciens », me dit une mère.

La question de l'origine de cette communauté extraordinaire passionne bien sûr les anthropologues. Ils ne semblent pas ethniquement différents des villages soundanais qui les entourent, et dont ils parlent d'ailleurs la langue, sous une forme un peu archaïque. La théorie

la plus convaincante est qu'il s'agit, du moins pour ce qui concerne les Baduy blancs, des descendants d'un prince hindou et de sa cour, qui se sont réfugiés dans ces montagnes reculées pour échapper à l'imposition de l'islam, il y a quelques siècles.

L'INFÂME LUCARNE ET LA RAZZIA

Une autre question qui chipote évidemment les curieux que nous sommes est de savoir dans quelle mesure l'interminable liste d'interdits fait l'objet d'un consensus auprès du commun des villageois. Les premières fois que je pose la question, ils me répondent que les règles sont librement acceptées par tous, mais leur mine me dit tout le contraire. Finalement, avec la complicité du guide, je réussis à mettre en confiance un petit groupe de jeunes adultes et les langues se délient. Régulièrement, les anciens descendent de la montagne et font ce qu'ils appellent une razzia. Ils fouillent les maisons de fond en comble, confisquent les objets interdits quand ils en trouvent, admonestent le coupable la première fois, le mettent à l'amende la seconde et le chassent s'il pêche une troisième fois.

Le mois passé, un habitant du hameau où je me trouve, ne supportant plus de vivre sans télévision, avait fait tirer discrètement un câble électrique depuis le village voisin. L'affaire s'est sue et les caciques sont venus détruire la coupable lucarne à coups de bâton. Jusqu'il y a deux ou trois ans, les anciens détruisaient aussi lors de leurs razzias les récipiens en verre, mais ils ont depuis lors changé d'avis à ce sujet. Quant aux bra-

celets-montres, la règle n'est pas claire; certains me disent qu'ils sont interdits aussi, d'autres prétendent le contraire.

Le hasard du jour m'amène à rencontrer en chemin deux membres du conseil des anciens. Ce sont deux grands personnages à la fois bourrus et lettrés, rustauds et élégants; ils me rappellent les moines trappistes, mais leur toge blanche évoque plutôt des sénateurs romains. Ils consentent à m'accorder dix minutes, et je les interroge sur les tenants de leurs convictions. Ils me résument en réponse leurs hauts faits de résistance durant la colonisation hollandaise et citent avec aisance quelques passages du Coran et du *Ramayana*, en mentionnant toutefois qu'ils ne croient pas aux écritures sacrées. Ils me prétendent que leur communauté remonte à la nuit des temps, m'assurent que leurs convictions sont assez fortes pour tenir quelques siècles encore, me rappellent que je suis le bienvenu sur leur terre à condition de respecter les termes sévères du contrat que j'ai dû signer à l'entrée et mettent fin à l'audience. Mon guide, estomaqué autant qu'enchanté, m'explique que c'est la première fois en dix-huit ans qu'un de ses clients réussit à ouvrir une conversation avec un ancien des Baduy, et je ne suis même pas indonésien!

COMME ENRICHIS PAR LA FRUGALITÉ

Le dernier aspect, étonnant et cocasse, de la vie baduy que je découvre, est, une fois encore, quasi biblique: les gueux sont des seigneurs! En effet, ces gens sont très riches: ils ont acheté petit à petit des milliers d'hectares aux paysans

des collines voisines; beaucoup portent de discrets colliers d'or. Je ne suis pas sûr d'avoir compris toute l'explication de ce phénomène, mais en voici les bribes, en vrac: leur plus grande discipline communautaire et l'interdiction de toutes les distractions modernes les amènent à travailler un plus grand nombre d'heures que leurs voisins des plaines; presque toutes les futilités de la société de consommation leur sont interdites: ils sont pratiquement autosuffisants, et n'achètent au dehors, si on les en croit, que du sel et un peu de poisson séché; par contre, ils produisent au moins autant d'excédents agricoles que leurs voisins, et on se dispute, pour leurs qualités rustiques, leurs légumes, leurs tissus et leur pharmacopée.

Mais la raison majeure est peut-être la suivante: la majorité des paysans soun-danais restent éternellement pauvres parce que tous les trois ou quatre ans, une récolte ratée les oblige à s'endetter épouvantablement. La récolte qui suit est sans doute abondante, mais, pusillanimes, ils achètent alors une motocyclette ou une télévision avec le surplus. Les Baduy ont, eux, maintenu l'habitude ancestrale de conserver les excédents de riz, parfois plusieurs décennies, dans ces petits greniers (par ailleurs splendides) qui entourent leur maison. Ils me montrent comment ils ont rendu impossible aux rats et autres pestes d'y entrer, et quelles techniques de conservation ils utilisent pour que le riz ne moisisse pas. Ils savent qu'ils n'auront jamais faim et ne devront donc pas, à la différence de leurs voisins « bénéficiant » du progrès

(y compris d'ailleurs le maïs transgénique, dont je constate l'apparition cette année!), vendre la moitié de leurs biens en période de soudure.

Si l'on excepte la prohibition de l'enseignement et quelques doutes issus du caractère fort peu démocratique de ce paradis écologique, ma religion est faite: le lecteur l'aura compris. Après ces deux jours et une nuit de stage intensif, je l'annonce donc fièrement à la cantonade: « J'adhère »! Las! Même sur ce sujet, les statuts de notre congrégation montagnarde n'offrent aucune ambiguïté: il est permis aux natifs du lieu de quitter la vie baduy et de s'en aller vivre ailleurs, sous des cieux moins embrigadés et moins austères; et c'est d'ailleurs le choix d'une majorité de jeunes adultes. Par contre, pas question qu'en échange un intrus s'incrute sur leur terre, et surtout pas un visage pâle; j'ai d'ailleurs atteint bientôt mon quota de trente-six heures et l'on me signifie gentiment de plier bagage. Je suis toutefois autorisé à revenir le mois suivant. ■